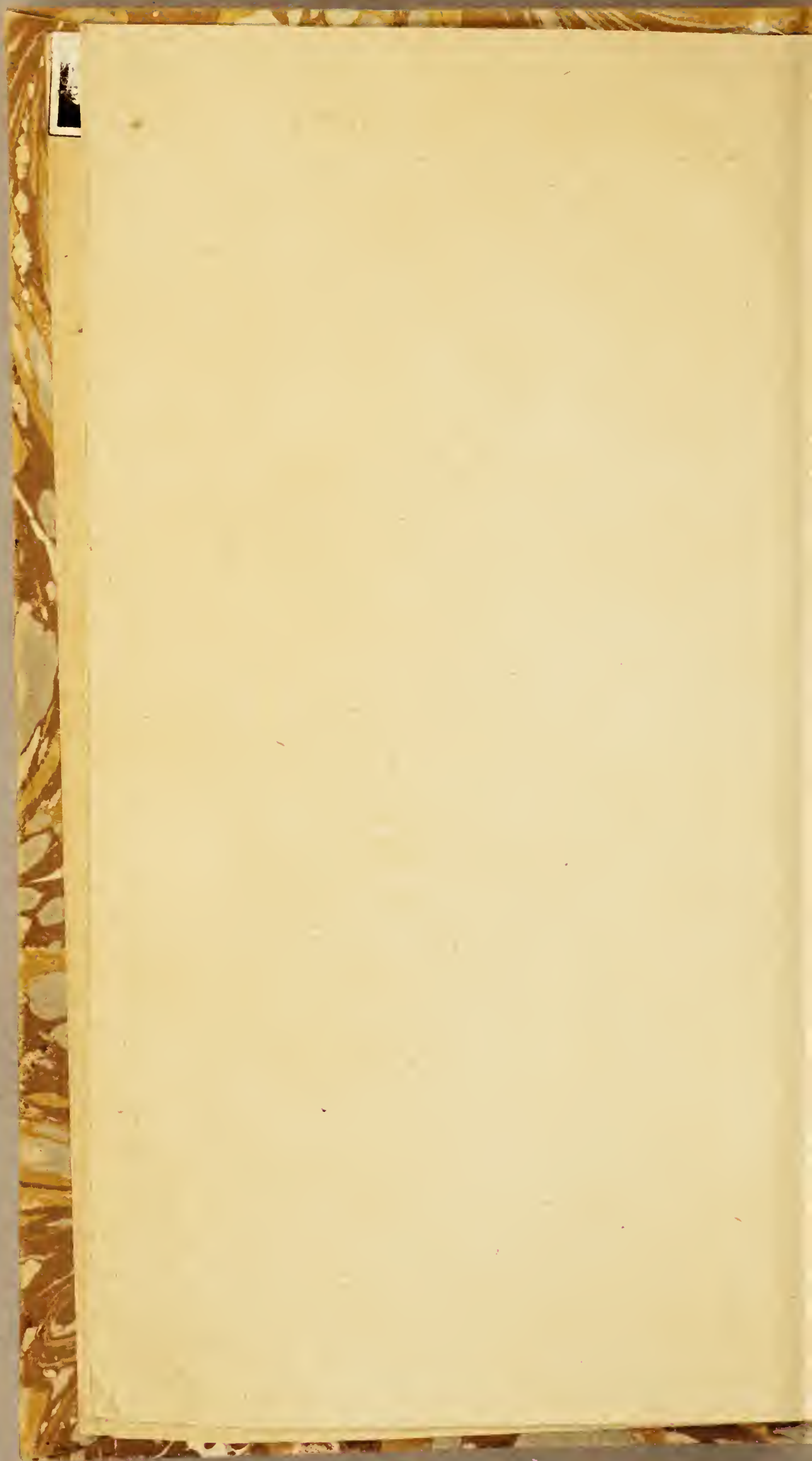






8920
/50

[Cayen, h. 77]



LETTRE

A U

DOCTEUR MATY.

par l'abbé Coyer

LIBRARY

U.S.

YAMOUNT



LETTRE

A U

DOCTEUR MATY,

*Sécretaire de la Société
Royale de Londres, sur
les Géants Patagons.*



A BRUXELLES.

M. DCC. LXVII.

THE

U

DOCTOR

of the University of
Cambridge
in the Faculty of
Medicine

1811

RPJC

THE

1811



LETTRE

AU DOCTEUR MATY,

*Sécretaire de la Société Royale
de Londres, sur les
Géants Patagons.*



'Ai reçu, Monsieur, votre réponse sur les *Géants Patagons* que vos Navigateurs ont vus. Je connois la trempe de votre esprit, votre délicatesse, vos scrupules sur la vérité. Ce que vous croyez, les plus difficiles peuvent le croire. D'ail-

leurs y-a-t-il tant de mal à tenir un peu aux Géants? Ils valent peut-être mieux que les petits hommes qui ne sauroient vivre en paix.

Mais , en réfléchissant sur l'accueil que Paris a fait à cette nouvelle , j'admire combien ma Nation , que la vôtre accuse encore de crédulité , est changée. Nos peres ont cru , j'en conviens , depuis même la renaissance des Sciences , bien des choses absurdes , telles que les Talismans , les Anneaux constellés , les figures de cire qu'on piquoit au cœur pour faire périr ses ennemis , les diables de Loudun , les revenans , les horoscopes , les prédictions astrologiques ; cel-

les nommément qui furent faites à Henri IV. rapportées sérieusement par le sage de Thou , & le grave Duc de Sully. Vous me direz aussi qu'au tems de Louis XIV. après qu'on avoit eu un *Galilée* en Italie , un *Bacon* en Angleterre , un *Montaigne* , un *Descartes* en France , on y croyoit encore que le mouvement de la terre étoit une hérésie ; & moi je ne dissimulerai pas qu'en 1666. le Royaume éffrayé attendoit l'Ante-Christ, sur les Prophéties de quelque rêveur du Nord ; & qu'en 1680. la terreur des Comètes étoit encore si répandue , qu'il n'y avoit pas de sûreté à la combattre.

Ce tems n'est plus , Docteur : sachez qu'aujourd'hui , dans la maturité de notre esprit , nous ne voulons plus être dupes. Nous nous rendons à peine aux preuves les plus fortes. L'histoire des Géants Patagons , que nous traitons encore de fable , en est un exemple frappant. Ce point de l'Histoire Naturelle paroît mériter quelque attention , autant au moins que les coquilles & les papillons qui remplissent nos cabinets à la mode.

L'an 1519. au rapport d'Antoine Pigafeta , les Espagnols , sous la conduite du célèbre Magellan , virent au détroit qui porte son nom , dans la Baye de Saint-Julien , par les

49 d. $\frac{1}{2}$. de latitude , des Géants si hauts qu'à peine les Espagnols atteignoient à leur ceinture. Ils avoient pour armes des Arcs , & ils étoient vêtus de peaux.

Barthelemi-Léonard d'Argensola , au liv. 1. de son histoire de la Conquête des Moluques , dit que Magellan prit quelques - uns de ces Géants qui avoient plus de quinze palmes de haut ; c'est-à-dire dix pieds & demi ; mais qu'ils moururent bien - tôt , faute de leur nourriture ordinaire.

Le même Historien [liv. 3.] raconte que l'équipage des vaisseaux de Samiento combattit avec des hommes qui avoient

plus de trois varres de hauteur ; c'est-à-dire , environ huit pieds ; que d'abord ils repoussèrent les Espagnols ; mais qu'ensuite effrayés par les coups de mousquet , ils prirent la fuite.

On lit un fait fort semblable dans le voyage de Sébald de Wert qui étant mouillé en 1599. avec cinq vaisseaux dans la Baye verte , vingt-une lieues au dedans du détroit de Magellan , vit sept pirogues pleines de Géants qui pouvoient avoir dix à onze pieds de haut , que les Hollandois combattirent , & que les armes à feu épouvantèrent tellement , qu'on les voyoit arracher des arbres pour se mettre à couvert des balles de mousquet.

Olivier de Noort , qui entra dans le détroit quelques mois après Sébald , vit des hommes de dix à onze pieds de haut ; quoiqu'il y en eût vu d'autres d'une taille égale à la nôtre.

Il y a long - tems que nous avions lû ces premiers témoignages ; mais nous répondions aux Espagnols : La nature , en vous taillant les yeux en microscope , vous donna une imagination hyperbolique. Les Livres Gigantesques de Chevalerie ont pris naissance chez vous. Et nous disions aux Hollandois : vous êtes de bonnes gens. Les Espagnols vos Maîtres & vos Docteurs alors , sous les ordres de qui vous combattiez dans le détroit ,

vous ont tant répété, & avec tant d'enthousiasme, que vous aviez vû des Géants, que vous avez mieux aimé en croire à leurs yeux, qu'aux vôtres : & nous sommes d'autant plus fondés à rejeter vos contes que Monsieur de Gennes, notre Chef d'Escadre, dans son voyage à la Mer du Sud en 1695. n'y a point vû de Géants.

C'est ce que nous assure un témoin oculaire *Froger* dans la relation de ce voyage [pag. 100.] » Nous vîmes, dit-il, pour
 » la première fois des Sauvages [au détroit de Magellan]
 » ils sont d'une couleur Olivâtre, robuste & d'une taille
 » avantageuse. Leurs cheveux
 » sont noirs, longs & coupés

„ au-dessus de la tête en ma-
 „ niere de couronne; ils se
 „ peignent de blanc le visage,
 „ les bras & plusieurs autres
 „ endroits du corps. Ils vi-
 „ vent sans religion & sans
 „ aucun souci. Ils n'ont point
 „ de demeure assurée. Ce sont
 „ ces Patagons que quelques
 „ Auteurs nous disent avoir
 „ huit ou dix pieds de haut;
 „ & dont ils font tant d'exa-
 „ gération. Le plus haut d'eux
 „ n'avoit pas six pieds.

Nous avons oublié les
 Géants sur une assertion aussi
 positive. Mais en 1713. de
 nouveaux témoignages les re-
 mirent au monde. Ce ne sont
 pas ici les Géants de la fable
 qui n'ont plus reparu depuis

que Jupiter les foudroya. Ceux-ci reparoissent de tems en tems aux yeux des différentes Nations.

Monsieur Frezier, Ingénieur ordinaire du Roi, fit le voyage de la Mer du Sud. Voici ce qu'il dit, après avoir décrit le physique & le moral du Chili, „ plus avant dans les „ terres est une autre Nation „ d'Indiens Géants que les „ Chonos appellent *Caucahues*. „ Comme ils sont amis des „ Chonos, il en vient quelquefois avec eux jusqu'aux „ habitations Espagnoles du „ Chiloë. D. Pédro Molina, „ qui avoit été Gouverneur „ de cette Isle, & quelques „ autres témoins oculaires du

„ pays m'ont dit qu'ils avoient
 „ approchant de quatre varres
 „ de haut , c'est-à-dire près de
 „ neuf à dix pieds. Ce sont
 „ ceux qu'on appelle Patagons
 „ qui habitent les côtes de l'Est
 „ de la terre déserte , dont
 „ les anciennes relations ont
 „ parlé ; ce que l'on a ensuite
 „ traité de fable , parce que
 „ l'on a vû dans le détroit de
 „ Magellan des Indiens d'une
 „ taille qui ne surpasseoit point
 „ celle des autres hommes.
 „ C'est ce qui a trompé Fro-
 „ ger dans sa relation du voya-
 „ ge de Monsieur de Gennes ;
 „ car quelques vaisseaux ont
 „ vu en même tems les uns
 „ & les autres.

Ce récit ne déconcerta pas

des gens qui savent douter.
Encore des Espagnols , dit-on !
les erreurs des peres passent si
souvent aux enfans !

Cependant Monsieur Fre-
zier poursuivant son récit ame-
ne des Français sur la scene.
En 1704. » dit-il , au mois de
» Juillet les gens du *Jacques*
» de Saint-Malo que com-
» mandoit Harinton , virent
» sept de ces Géants dans la
» Baye Grégoire. Ceux du
» *Saint-Pierre* de Marseille ,
» commandé par Carman de
» Saint - Malo , en virent six ,
» parmi lesquels il y en avoit
» un qui portoit quelque mar-
» que de distinction par dessus
» les autres. Ses cheveux
» étoient pliés dans une coëffe

de filets faits de boyaux d'oiseaux, avec des plumes tout
autour de la tête. Leur
habit étoit un sac de peau
dont le poil étoit en dedans.
Le long du bras dans la manche, ils tenoient leur carquois plein de flèches, dont
ils leur donnerent quelques
unes, & leur aiderent à
échouer le canot. Les Matelots leur offrirent du pain,
du vin & de l'eau-de-vie :
mais ils refuserent d'en goûter. Le lendemain ils en virent du bord plus de deux
cents attroupés. Ce que je
viens de raconter, ajoute-t-il,
sur le témoignage de gens
dignes de foi, est si conforme à ce que nous lisons dans

les relations des plus fameux
voyageurs qu'on peut, ce
me semble, croire sans lé-
gèreté qu'il y a, dans cette
partie de l'Amérique, une
Nation d'hommes d'une
grandeur beaucoup au-des-
sus de la nôtre. Le détail
du tems, & des lieux, &
toutes les circonstances qui
accompagnent ce qu'on en
dit, semblent porter un ca-
ractère de vérité suffisant
pour convaincre la préven-
tion naturelle qu'on a pour
le contraire. La rareté du
Spectacle a peut-être causé
quelqu'exagération dans les
mesures de la taille. Mais si
l'on doit les regarder com-
me estimées, & non pas

prises à la rigueur, on ver-
ra qu'elles sont très-peu dif-
férentes entr'elles.

J'ignore comment Monsieur Frezier revenu de son voyage fut reçu à Paris avec la résurrection des Géants. Aujourd'hui nos Officiers de Marine lui diroient : quels Marins nous citez-vous là ! Le *Jacques de Saint-Malo*, le *Saint-Pierre de Marseille*, quels observateurs ! Ils n'étoient pas de la Marine du Roi.

Au surplus vous savez, Docteur, que s'il y a des hommes qui suivent une découverte à travers la différence des rapports, & la succession du tems qui amene enfin la vérité, il en est au contraire qui ne s'en

occupent qu'au moment qu'elle fait nouvelle. Huit jours suffisent pour épuiser toute la curiosité, & on n'en parle plus.

Effectivement, depuis l'époque de M. Frezier, jusqu'au mois de Juillet 1766, nous avions la consolation de croire, sans être troublés dans notre foi, qu'il n'y avoit point d'hommes plus grands que nous.

Quand je dis que nous n'avions plus de soupçon de l'existence des Géants, je m'en excepte; car en 1764, au retour de mon voyage d'Italie par Marseille, comme je vais toujours questionnant, toujours cherchant à m'instruire, le hasard m'offrit un témoin ocu-

laire de l'existence des Géants Patagons. C'est le Capitaine *Reinaud*, le premier peut-être qui ait osé sur une simple Tartane, voguer de Marseille aux terres Magellaniques. Notre conversation fut intéressante; je ne vous en rapporterai que ce qui a trait à la découverte en question.

Je l'interrogeois sur les Sauvages, il y mêla des Géants. Oh! M. le capitaine, des Géants! cela ne se peut. . . . *cela ne se peut*, reprit-il assez brusquement; *voilà comme raisonnent des gens qui n'ont rien vu...* Mais aviez-vous les yeux bien ouverts. . . . *très-ouverts & fort bons*; cependant je ne m'y fie pas toujours, j'ai mesuré. Eh!

quelle est leur taille? douze
pans , c'est à-dire , neuf pieds,
un peu plus ou un peu moins ;
les femmes & les enfans à pro-
portion. . . . Et en quel endroit
les avez-vous vûs? . . . vers le
détroit de Magellan où je rela-
chai pour faire de l'eau. Vous
n'étiez donc pas seul à voir
ces prodiges? .. non sans doute,
puisqu'une partie de mon équi-
page les voyoit & les mesuroit
avec moi. En quelle année?....
en 1712. mais enfin auriez-vous
un peu examiné les forces ,
les mœurs , les usages de ces
Géants? . . . Belle question !
Vous croyez vous autres qui
n'avez rien à faire , qu'un com-
merçant a du tems pour ces fa-
daises. Je me dépêchai de faire

*rouie : la seule chose qui me
 frappa, ce fut leur douceur ; il
 faut qu'ils soient dans l'habitude
 de voir de petits hommes , &
 de ne les pas craindre. Je lui fis
 encore quelques questions sur
 les terres Magellaniques ; &
 il me répondit conformément
 aux Navigateurs les plus accrédités.
 Malgré la justesse de ses
 réponses, je le regardai fixé-
 ment pour découvrir s'il n'a-
 voit rien d'égaré dans la vue,
 rien qui sentît le visionnaire.
 Le contraste de son âge avec
 sa vigueur , m'étonna pres-
 qu'autant que son récit. Vieil-
 lard de quatre - vingt - quatre
 ans , il en montrait à peine
 soixante : *Cruda viro, viridis.
 que senectus* ; & sa tête me parut*

aussi saine que son corps ; il est peut-être encore vivant. Je ne m'en tins pas là , je demandai dans la ville en quelle considération il étoit. Dans la plus grande , me dit-on ; personne n'a fait de voyages plus heureux , parce que personne n'a calculé plus juste les événemens.

Je m'étois bien promis de communiquer cette anecdote à ma patrie , en publiant mon voyage d'Italie. D'autres voyageurs , en imprimant leurs observations sur le même pays , m'ont empêché de publier les miennes ; & d'ailleurs il n'est pas toujours permis de dire les choses comme on les a vues. Il y a des gens accrédités , puis-

sans , qui se fâchent quand on ne voit pas comme eux. J'ai pris quelquefois la mesure de leurs yeux, pour y ajuster les miens ; mais aussitôt que j'ai la plume à la main, j'oublie la mesure. Quelqu'un me dit que dans une telle ville un manchot en se frottant le moignon d'une certaine huile, repoussa un bras , comme un Arbre repousse une branche. Je souris. Il reprend avec aigreur : j'ai vu la lampe, où étoit l'huile. Et moi je dis : je n'ai pas vu le bras.

Revenons à nos Géants. Il y avoit longtems que nous ne pensions plus à ces phantômes. Nous nous occupions dans cette Capitale, au sein de la

paix, de nos spectacles ; de nos modes & de tous les arts d'agrément ; lorsqu'au mois de Juillet de l'année dernière, vos Anglais, qui sont faits pour troubler la terre, publièrent que vos Navigateurs nouvellement arrivés, avoient vu, de leurs deux yeux vu, ces maudits Géants. Nouvelle de gazette, dîmes-nous : on se contente d'en faire des plaisanteries : la plaisanterie est une bonne chose ; elle marque ordinairement une Nation douce & qui aime à rire, lors même qu'elle souffre : & puis ne fait-on pas que la gazette a droit d'enregistrer tous les bruits qui courent ?

Mais vous, grave Docteur, Secrétaire d'une célèbre So-

ciété (a) qui n'a point d'oreilles pour les bruits populaires, vous faites part de la découverte à l'un de nos sçavans (b) & par son canal à notre Académie des Sciences qui pèse les faits, comme la vôtre, dans la balance de Montaigne. Vous êtes connu depuis longtems. dans notre monde littéraire. Paris écouloit, s'ébranloit. Qu'arrive t-il cependant?

Un Journal (c) qui dispute de bonté avec celui dont vous fûtes le pere (d) publie le

(a) La Société Royale de Londres.

(b) M. de la Condamine.

(c) Le Journal Encyclopédique,

(d) Le Journal Britannique qui a trop peu duré, & qui sera longtems regretté par les Savans.

fragment d'une lettre de M. la
 Condamine , (e) & les Géants
 s'évanouissent. Je vous l'ai en-
 voyé ce fragment , je le remets
 sous vos yeux à cause des ré-
 flexions qu'il exige.

„ J'ai appris aujourd'hui que
 „ l'histoire de la découverte
 „ des Géants Patagons est une
 „ fable ; & que les Anglais ont
 „ fait courir ce bruit pour
 „ dissimuler le motif de l'arme-
 „ ment de quatre vaisseaux
 „ qu'ils envoient en ce pays
 „ pour y exploiter une mine
 „ qu'ils y ont découverte. Je
 „ crains que mon ami le Doc-
 „ teur Maty n'ait ajouté foi
 „ trop légèrement à cette nou-

(e) Voyez le Journal Encyclopédique
 du 1 Août.

„ velle. Notre ministère a rayé
 „ cet article qu'on vouloit
 „ mettre dans la gazette de
 „ France; il s'est fondé sur
 „ ce que M. de Bougainville,
 „ qui a relâché sur cette
 „ côte, a communiqué avec les
 „ Patagons, & fait des échan-
 „ ges avec eux; ils sont de la
 „ taille ordinaire, il est vrai
 „ que M. de Bougainville n'a
 „ abordé qu'à un endroit de
 „ la côte; mais aussi une race
 „ entiere, une Nation de
 „ Géants de neufpieds de haut,
 „ est bien difficile à croire.
 „ On a ajouté plusieurs choses
 „ à l'extrait de M. Maty,
 „ comme le nom du Capitaine,
 „ &c. &c.

Vous voyez d'abord, mon
 B

cher Docteur, que nous favons mieux les secrets de votre Gouvernement, que vous qui avez donné dans un bruit vague, fait seulement pour le vulgaire, & pour tromper les étrangers. C'est ainsi que vos Méthodistes (*f*), il y a trois ou quatre ans, comptoient tirer un grand parti du *revenant* de *Cocklane* qui causoit tant d'émotion parmi le peuple. J'avois pourtant un peu de peine à vous confondre avec le peuple. Il me semble que vous & moi qui avons l'honneur d'être Membres d'une Société d'où sont sorties les Transactions Philosophiques, & tant de dé-

(*f*) Ce sont les Rigoristes de Londres, gens fort enclins à faire des miracles.

couvertes sur les secrets de la Nature, l'école des *Haley* & des *Newton*, nous devons prendre garde à ne pas la déshonorer par une crédulité populaire.

Cependant, comme l'humanité enfin est sujette à des méprises, je vous ai donné avis de ce qui se passoit en France, du peu de foi qu'on avoit aux Géants, malgré la proclamation que vous en aviez faite à nos Savans. Je vous exhortois à m'apprendre, pour l'amour de la vérité, amour vraiment philosophique, si vous étiez désabusé.

Etonné du fragment de la lettre qui a pris tant de créance, loin d'affoiblir la découverte,

vous la fortifiez par vos raisonnemens. Vous me répondez que , sans vouloir être le chevalier errant des Géants Magellaniques envers & contre tous , vous ne pouvez vous refuser aux preuves qui en constatent l'existence ; qu'apparemment votre ami M de la Condamine craignant de donner dans une fable , a mieux aimé courir le risque d'en écrire une autre ; qu'il n'y a aucune raison de soupçonner que cette nouvelle soit un artifice du Gouvernement pour cacher le véritable objet de l'expédition de vos vaisseaux ; que votre ministère ne s'avise pas d'amuser par des contes un peuple qui , pour toutes les

expéditions , tient la clef du trésor ; que les équipages de vos vaisseaux ont encore moins prétendu couvrir le secret de leur voyage autour du monde , en rapportant qu'on les avoit dépêchés à la chasse des Géants ; que c'est très-accidentellement & sans avoir été cherchés que ces grands hommes se présenterent à leur vue ; & que vos Anglois vous ont très-fort assuré qu'ils n'avoient rien trouvé dans la conversation de ces hommes de neuf pieds qui les engageât à s'arrêter plus de quelques heures avec eux ; après quoi ils poursuivirent leur route vers les terres qu'ils vouloient reconnoître.

Après ce préambule vous

ajoutez en élaguant ces bagatelles, que reste-t-il ? qu'un fait simple. Peut-on croire que tant de personnes se soient donné le mot pour en imposer en disant : nous avons vu sur la pointe *Est* de l'Amérique Méridionale une troupe de quatre à cinq cents hommes, femmes & enfans, dont la taille excédoit la nôtre de deux ou trois pieds ; montant des chevaux qui nous ont paru petits, peut-être par comparaison à leur propre stature. Ces hommes étoient habillés de fourure, ayant des colliers de métal ; nos Capitaines leur ont mis des rubans & d'autres petits ornemens autour du col.

■ Celui du vaisseau le *Tamer* ;
 ■ homme de 6 pieds 2 pouces
 „ de haut (g) s'est mesuré avec
 „ l'un d'eux ; & il a trouvé
 „ qu'en se tenant sur la pointe
 „ des pieds , & étendant le
 „ bras tant qu'il pouvoit , il
 „ n'atteignoit pas à son front.
 „ Les femmes & les enfans
 „ sont plus petits , mais d'une
 „ mesure assez proportionnée.
 „ Nous avons vu ensuite , en
 „ traversant le détroit , d'au-
 „ tres hommes très différens ,
 „ petits , hideux , presque nuds.
 „ Ce que nous avons vu , nous
 „ l'avons dit en arrivant , &
 „ nous le répétons à qui veut
 „ l'entendre. . . . J'ai vu moi-

(g) Le Capitaine Cummings.

„ même , dites-vous , une let-
 „ tre du chef d'escadre *By-*
 „ *ron* (*h*) où il confirme au-
 „ thentiquement tous les faits
 „ que nos gazettes ont annon-
 „ cés , & qui m'avoient été
 „ rapportés par l'un des té-
 „ moins oculaires : cela suffit-
 „ il , mon cher confrere ? Jus-
 „ tifiez moi , si vous voulez ;
 „ mon apologie ne sauroit être
 „ en meilleures mains.

Docteur , j'ai prévenu votre
 desir : je disois dans nos Socié-
 tés , avant votre réponse :
 qu'est-ce qui vous fait douter
 de la nouvelle des Géants ?

Est-ce la lettre négative de
 M. de la Condamine ? Si cet

(*h*) Son vaisseau étoit le *Dauphin*.

écrivain célèbre avoit examiné le fait avec autant de soin qu'il a discuté & démontré les avantages de l'Inoculation , je douterois , je nierois avec vous.

Est-ce la persuasion où vous êtes , que les Anglais ont fait courir ce bruit pour dissimuler le motif d'un armement qui va à l'exploitation d'une mine ? On ne dissimule que lorsqu'on est foible.

Mais notre ministère a rayé l'article des Géants qu'on vouloit mettre dans la gazette de France.

Le Ministère a tant de choses plus importantes à traiter , qu'il a cru pouvoir surseoir à la vérification des

Geants. La gazette, en se taisant, laisse au public la liberté de juger le fait.

Je ne suis plus si surpris des traditions du Pérou, du Brésil & du Mexique. Ces Peuples assurent qu'il est arrivé autrefois des Géants dans leur pays qui, depuis le genou en bas, égaloient la hauteur ordinaire d'un homme. Si c'est exagération, on exagere grandement sur un grand fond.

Mais enfin des hommes de neuf pieds ; tandis que nous sommes bornés, & tous ceux que nous voyons entre cinq & six ! cela est incroyable.

Et moi je dis : de petits bœufs en Arabie, gros comme des veaux de six mois ; & des

bœufs en Ethiopie qui appro-
 chent de la taille de l'éléphant!
 Des bichons que nos dames
 mettoient dans leur manchon;
 & des chiens hauts de cinq
 pieds, tels qu'on en voit en
 Irlande! Assurément il y a plus
 de différence du bichon au
 chien d'Irlande, que du plus
 petit Lapon au plus grand de
 ces Géants. Pourquoi cette
 énorme diversité de taille dans
 la même espèce d'animaux
 ne pourroit-elle pas se trouver
 quelque part dans le genre hu-
 main? La Nature qui a distin-
 gué l'homme des animaux dans
 son être moral, lui a laissé bien
 des rapports avec eux dans sa
 constitution physique. On fait
 que le fameux Lyonès créoit

tous les ans quelque espèce nouvelle de chiens, & détruisoit celle qui n'étoit plus à la mode; il corrigeoit les formes & varioit les couleurs.

Qui fait ce qui arriveroit dans l'espèce humaine en assortissant les individus à une fin proposée? Tout étonne ceux qui n'ont regardé qu'autour d'eux; & qui ignorent les puissans effets de la diversité des climats, de l'air, des aliments, de la manière de vivre & principalement l'influence d'une seule paire sur toute une race, quand même cette première paire n'auroit été qu'un jeu de la Nature.

Une variété accidentelle se montra dans la personne d'E-

Elisabeth *Horstmann* de Rostock, Ville du Duché de Mecklenbourg; elle étoit née avec six doigts à chaque main & à chaque pied; elle transmit cette singularité, d'abord à sa fille Elisabeth *Ruhen*, ensuite à son petit fils Jacob *Ruhen* Chirurgien à Berlin, & enfin le *sex-digitisme* se perpétue & forme une race. C'est ainsi que les variétés une fois confirmées par un nombre suffisant de générations où les deux sexes les ont eues, fondent de nouvelles races, & c'est peut-être ainsi que toutes les races, si différentes les unes des autres, se sont multipliées (i) : mais

(i) Voyez M. de Maupertuis, let. 14.

il faut avoir beaucoup vû pour admettre des choses qu'on n'a pas vues.

Peut-être qu'à ce moment un Philosophe Lapon ou Groenlandois, haut de quatre pieds, soutient & persuade à sa Nation qu'il n'est point d'hommes de cinq pieds. Il est encore plus éloigné que nous de croire aux Patagons; toujours parce que chaque race d'hommes se croit la mesure de toutes. Cependant il n'est pas toujours sûr de juger de ce que l'on ne connoît pas, parce que l'on connoît.

Lorsque, de notre tems, Messieurs *Trembley*, de *Réaumur*, & *Bernard de Jussieu* annoncerent un animal qu'on

multiplie en le hachant par morceaux, chaque partie coupée reprenant tête & queue en deux jours ; tel est le polype d'eau douce : illusion ! s'écria le Public ; & l'Académie des Sciences, en voyant le prodige, pensa mettre la clef sous la porte. Si nos découvertes sont peu de chose, en comparaison de celles qui restent à faire, il faudra peut-être renverser la maison. Que dire encore des Zoophytes, l'*animal-plante*, l'*animal-fleur* ?

Mais sans quitter l'espèce humaine sur laquelle le sceau divin a le plus appuyé : „ L'em-
 „ preinte , dit M. de Buffon ,
 „ ne laisse pas de varier du
 „ blanc au noir, du petit au

„ grand , &c. Le Lapon , le
„ Patagon , l'Hotentot , l'Eu-
„ ropéen , l'Américain , le Né-
„ gre , quoique tous issus du
„ même pere , sont bien éloi-
„ gnés de se ressembler comme
„ freres.

En effet , on sent que la même énergie qui teint les Européens en blanc , les Mogoles en jaune , les Indiens du Pérou en couleur de cuivre , les Africains en noir ; qui païtrit des hommes barbus & imberbes ; qui fait naître dans les Isles de Mindoro & de Formose , des hommes à queue , comme des quadrupedes ; qui donne aux Naires , dans les grandes Indes , des jambes aussi grosses que le corps d'un autre

homme; qui produit à Guan , l'une des Isles Mariannes , des hommes de sept pieds (k), peut en produire de neuf dans les terres Magellaniques.

Ce n'est pas d'aujourd'hui , vous le savez, Docteur, qu'on a contesté l'existence des Géants. D'Herbelot, dans sa bibliothèque Orientale , dit que sous le regne de Noufchirvan cofroès , il parut un Géant de sept coudées. Hérodote raconte qu'on avoit découvert le squelette d'Oreste qui avoit 12 pieds $\frac{1}{4}$ de longueur. Des critiques ont accusé d'erreur Hérodote & d'Herbelot; on a

(k) Voyez Gemelli Careri , Dampier & Cowley.

même osé interpréter les Géants de la Bible, *Goliath* qui étoit haut de six coudées & un palme (*l*); *Og* Roi de Basan, dont le lit étoit de neuf coudées (*m*) de longueur; & cette race de Géants qui étonnoient la terre par leur taille & par leurs crimes avant le déluge (*n*). Des Commentateurs ont cru qu'on pouvoit ne pas prendre ces mesures à la lettre, & qu'elles ne désignoient autre chose qu'une grande taille au-dessus de l'ordinaire.

(*l*) Liv. I des Rois.

(*m*) Deut. ch. 3. v. 2.

(*n*) Genes. ch. 6.

Je ne parle pas du squelette d'*Orion* trouvé en Candie, auquel Pline semble attribuer 46 coudées ; encore moins du cadavre du Géant *Aniée* que Sertorius, au rapport de Plutarque, fit déterrer dans la ville de Tanger ; & sur lequel il reconnut la longueur de 60 coudées.

De pareils faits devoient faire un grand plaisir à M. Henrion de l'Académie des Inscriptions & Belles - Lettres : ^{on} il ^{on} porta à l'Académie en 1718. ^{on} (c'est le Secrétaire qui parle dans l'éloge du défunt,) ^{on} il porta une échelle chronologique de la différence ^{on} des tailles humaines depuis ^{on} la création du monde jus-

„ qu'à la naissance de J. C.
 „ Dans cette table M. Hen-
 „ rion assigne à Adam 123
 „ pieds 9 pouces $\frac{3}{4}$. d'où il
 „ établit une regle de propor-
 „ tion, entre les tailles maf-
 „ culines, & les tailles fémi-
 „ nines en raison de 25 à 24.
 „ Mais il ravit bien-tôt à la
 „ Nature cette majestueuse
 „ grandeur. Selon lui, Noé
 „ avoit 20 pieds de moins qu'A-
 „ dam. Abraham n'en avoit
 „ plus que 27 à 28. Moyse
 „ fut réduit à 13. Hercule à
 „ 10. Alexandre le Grand
 „ n'en avoit guères que 6.
 „ Jules-César n'en avoit pas
 „ 5. Et quoiqu'il y ait long-
 „ tems que les grands hom-
 „ mes ne se mesurent plus à

„ la taille , si la Providence
 „ n'avoit daigné suspendre
 „ les suites d'un si prodigieux
 „ abbaissement , à peine ose-
 „ rions nous aujourd'hui nous
 „ compter , au moins à cet
 „ égard , entre les plus con-
 „ sidérables insectes de la
 „ terre. » (o)

Au reste il est des esprits si
 prévenus qu'après la citation
 d'un fait reconnu pour faux ,
 ils n'en veulent plus entendre
 d'autres. On fait, par exemple,
 que ces os énormes qu'on mon-
 troit à Paris en 1713 , & qui
 furent ensuite promenés en
 France & en Angleterre com-
 me s'ils eussent été de Théu-

(o) Mem. de l'Acad. Tom. v.

tobocus dont parle l'Histoire Romaine, se trouverent des os d'Eléphant. C'en est assez pour nier toute grandeur extraordinaire. Quoi donc ! Parce qu'un Saltimbanque, pour duper les fots, aura montré un Nègre qu'il aura teint en blanc, s'ensuivra-t-il que dans le milieu de l'Afrique il n'y a point de Nègres blancs ?

Les ossemens dont parle le Hollandois Guillaume Schouten dans son Journal, semblent mériter quelque attention. Il raconte qu'étant dans le port Desiré, terre Magellanique, il trouva sur la montagne des tas de pierres, qui lui donnerent de la curiosité. Ils couvroient des ossemens humains

à dix & onze pieds de longueur. Il n'y a guères d'apparence que ce fût la sépulture de quelque monstre marin. Un bon esprit qui ne se préviendrait pas diroit du moins avec un Historien moderne qui a déclaré la guerre aux mensonges imprimés : » On a exagéré la grandeur des Patagons qui habitent vers le détroit de Magellan. Mais on croit que c'est la Nation de la plus haute taille qui soit sur la terre.

Il ne s'agit donc plus que de déterminer la taille. Docteur, c'est ce que vos navigateurs viennent de faire. Neuf pieds, qui réduits à la mesure de France, n'en valent que huit & trois pouces. Contentez-vous

de cela, c'est un assez beau reste. Cependant de la mesure même naît une nouvelle difficulté.

Des critiques judicieux disent que les témoins anciens & modernes ne conviennent pas sur la taille de nos Géants; les uns leur donnant huit pieds, les autres neuf; ceux-ci dix, ceux-là onze & même douze. Signe évident d'erreur ou d'imposture.

Monsieur Frezier, que j'ai déjà cité, prétend que toutes les mesures des différens pays dont on s'étoit servi, doivent se réduire environ à neuf ou dix pieds de France, quelquefois au-dessous, plus rarement au-dessus; si bien que les termes

mes de grandeur pour nos Géants peuvent s'étendre entre huit & dix pieds , comme ils s'étendent de quatre à six , pour les hommes ordinaires.

Pour se défendre de l'existence des Géants , on prend des armes dans l'excellente Histoire Naturelle que votre Isle voudroit bien compter au rang de ses productions. L'Auteur, réfléchissant sur les Géants Magellaniques , s'exprime en ces termes. „ Comme les relations qui en parlent sont „ remplies d'exagérations sur „ d'autres choses , on peut „ encore douter qu'il existe „ en effet une race d'hommes „ toute composée de Géants ; „ sur-tout lorsqu'on leur sup-

„ posera dix pieds de hauteur ;
 „ car le volume du corps d'un
 „ tel homme , seroit huit fois
 „ plus considérable que celui
 „ d'un homme ordinaire. Au
 „ reste si ces Géants des terres
 „ Magellaniques existent , ils
 „ sont en fort petit nombre ;
 „ car les habitans des terres
 „ du détroit , & des Isles voi-
 „ sines sont des Sauvages d'une
 „ taille médiocre. „

C'est ce que M. de Buffon
 pouvoit dire de plus sen-
 sé dans le temps qu'il écri-
 voit. On fait que les ignorans
 croient tout sans examen , que
 les demi-savans nient avec im-
 pudence , & que les génies
 suspendent leur jugement ,
 toutes les fois qu'un Phéno-

mène ne choque pas les Loix générales de l'Univers. Celui qui a pû croire aux Vampirs étoit un sot. Ici je vois un Philosophe qui mesure la Nature, qui n'en trouve pas les bornes, qui craint également d'adopter ce qui n'est pas, & de rejeter ce qui est, qui cherche, qui attend des témoins qui aient vû. Pouvoit-il mieux faire que de rester dans le doute? Il ne devinoit pas en 1744, que des Navigateurs Anglais en 1766, confirmeroit, éclaireroient les anciennes relations.

Et si, selon les règles de la Critique il faut se rendre à des témoins oculaires en grand

nombre, les équipages de deux vaisseaux de guerre, Matelots, Soldats, Officiers, qui déposent unanimement du tems, du lieu où ils ont vu les Géants, de leur taille, de leur habillement, de leur parure, de leur action du moment, qui se sont mesurés avec eux, qui n'avoient aucun intérêt à mentir; c'est une égale nécessité d'avouer, non quelques individus Géants, comme on en montre quelquefois dans nos Foires; mais une *race*: car une troupe de cinq cents Géants, hommes, femmes & enfans, que le hazard présente, qui ne sont pas venus donner un spectacle de Foire, forme une race assez

considérable ; & qui tient peut-être à une grande peuplade.

La règle que M. de Buffon établissoit pour les termes de grandeur dans l'espèce humaine entre quatre & six pieds, reste juste pour la plus grande partie de la terre. Une race de Géants dans un coin de l'Amérique n'y feroit qu'une très légère exception.

L'objection la plus forte à laquelle vous ne vous attendez pas, Docteur, se tire d'une relation Française qui vous est inconnue, & qui l'est même encore au Public de Paris. La voici.

L'année dernière 1766. deux Frégates Françaises parties le

31 Mai des Isles Malouines où M. de Bougainville formoit un établissement , vinrent mouiller vers la mi-Juin l'une à la *Baye Grégoire* ; l'autre à la *Baye Famine*. La première , *l'Etoile* , étoit commandé par M. de la Giraudais de qui on tient cette relation , l'autre avoit pour Capitaine M. du Closguyot. Leur objet étoit de couper du bois dans le détroit de Magellan ; attendu qu'on n'avoit trouvé ni bois , ni habitans dans les Isles Malouines. M. de la Giraudais mouillé sous le Cap *Grégoire* , embarqua trente hommes de son équipage dans sa chaloupe & son canot, & mit à terre. Des Sauvages Pata-

gons de haute taille se présenterent d'abord au nombre de 20, ensuite de 50, & enfin de 7 à 800, hommes, femmes & enfans. M. de la Giraudais, qui ne s'étoit pas attendu à cette multitude, n'avoit que dix fusils & quelques présens en trop petite quantité pour se concilier la bienveillance des Sauvages. Il jugea donc à propos de retourner à bord, emmenant avec lui ceux de sa troupe qu'on ne pouvoit pas armer; & projetant de renvoyer sur le champ des armes & des présens.

Les douze hommes qu'il laissa avec les dix fusils, furent un peu embarrassés de leur contenance en cas que les Sau-

vages prissent fantaisie de les attaquer. On se rassura pourtant, parce que les Sauvages avoient avec eux leurs femmes & leurs enfans qu'ils n'auroient pas voulu exposer dans un combat. La nuit vint; on la passa le mieux que l'on put près du feu qu'on avoit allumé, & toujours en garde contre la surprise. A la pointe du jour les Sauvages se retirèrent, à l'exception de douze, emmenant leurs femmes & leurs enfans dans leurs habitations. On passa cette journée à chercher des coquillages pour se nourrir. Le soir, le premier Chef des Sauvages s'obstina à mener les Français dans son camp. Ils y allèrent, crainte

de marquer trop de défiance en refusant. Les Sauvages les environnerent, en prenant leur repas dont ils leur offrirent. C'étoit de la moële de vigo-gne, animal qui tient du mouton & de la chèvre, mais beaucoup plus haut & plus fort, approchant de la forme du chameau, de couleur fauve. Des chansons se mêlerent au repas, mais sur un ton si effrayant qu'elles ressembloient plutôt à des cris de guerre qu'à des expressions de plaisir. L'inquiétude augmenta, lorsque regardant les fusils, ils firent entendre par leurs signes que leurs Ancêtres en avoient été tués ou blessés. Un des Chefs, d'un air hagard, & d'une

figure sinistre , écumant de colère , en montrant les fusils , sembloit quereller le premier Chef qui traitoit de pareils hôtes si humainement. Celui-ci plaidoit sans doute la cause des Français , car il pleuroit en parlant à l'autre : alors M. de Saint-Simon Officier Major de la Colonie Malouine , ordonna à trois ou quatre de sa troupe de tirer sur les premiers qui feroient mine d'attaquer ; & il fit entendre aux Sauvages qu'il alloit se mettre en défense. Apparemment qu'une fiere contenance , & encore plus la bonne volonté du premier Chef, les sauva. Le jour venu , la chaloupe tant désirée arriva ; elle apportoit

du secours, des vivres & des présens qui furent distribués aux Sauvages ; ce qui les calma entierement. Ils ont apparemment quelqu'habitude du commerce ; car ils offrirent de faire des échanges avec l'équipage. Ce qu'ils aiment le mieux, c'est le tabac, le cuivre, les couleurs rouges & bleues, les couteaux, les haches & les mouchoirs. Leurs femmes sont fort blanches, & même jolies & modestes, quoique leurs maris ne paroissent pas se soucier de tant de modestie ; car ils engagent les étrangers à leur faire des caresses. Elles tressent leurs cheveux. Elles portent leurs enfans dans des paniers d'une espèce d'o-

zier , fort enjolivés , & semblent les aimer à la fureur. Ils ont de très-bons chevaux , & une grande quantité de chiens pour la chasse. Ils sont errans tantôt d'un côté , tantôt de l'autre. Leur case , ou plutôt leur tente , se forme par quatre piquets plantés sur une même ligne , auxquels ils attachent des peaux de cheval , qui tiennent à d'autres petits piquets tout près de terre. C'est une espèce de mur qu'ils opposent toujours au vent. Ils ont un premier Chef qu'ils nomment *Capitan* ; & sous ce premier il y en a sept à huit autres qui commandent à une certaine quantité d'hommes.

Leur vêtement est un man-

teau, long de six pieds, six
pieds $\frac{1}{2}$. de peau de vigogne.

L'arme dont ils se servent à
la guerre, c'est l'*Affommoir*. Cet
affommoir est une corde de
boyaux de la longueur de six
pieds $\frac{1}{2}$. armée à l'extrémité,
d'une pierre ronde en forme
de boulet, espèce de pierre
de touche extrêmement dure.

Une autre arme pour la
chasse c'est le *Lacs*, corde de
boyau longue de huit pieds,
ayant à chaque extrémité un
boulet pareil à celui de l'af-
fommoir. L'un est dans la main
du chasseur qui donne à cette
espèce de fronde le mouve-
ment circulaire par-dessus sa
tête, & lance le tout. Le pre-
mier boulet va frapper l'ani-

mal, le second avec la corde l'entrave en le jarretant. Et rarement le chasseur manque son coup, parce que n'ayant pas l'usage de l'arme à feu, il a été nécessité à une plus grande adresse.

J'ai vû ces deux armes & le manteau chez un particulier (p) de Paris qui se prête obligeamment à la curiosité de ceux qui veulent connoître l'homme de tous les pays.

Quant à la grandeur de ces Patagons, ce qui fait ici le point capital, la petite taille est de 5 pieds 7 pouces, la grande de 6 pieds $\frac{1}{2}$. la moyen-

(p) M. d'Arboulin.

(63)

ne , c'est-à-dire la plus commune est de 6 pieds. Voilà ; me dit-on , ces Géants dont on fait tant de bruit.

Comment faire pour mettre d'accord des Français & des Anglais ? Essayons. La terre des Patagons est si vaste & si peu connue ! Les anciennes relations ne placent pas tous ces grands hommes dans le même canton. Peut-être avec le tems y découvrira-t-on des choses encore plus étonnantes. Français ! vous n'avez vu que des hommes de 6 pieds , 6 pieds $\frac{1}{2}$. sur la côte de la Baye *Grégoire* , les Anglais vous l'accordent ; ne leur contestez pas d'en avoir vu de 9 pieds à la pointe

Est. Ne se peut-il pas même que les Sauvages de la Baye *Grégoire* ne soient qu'une race dégénérée des Géants de la pointe *Est.* Et alors chacun aura bien vu.

Le vœu de M. de Maupertuis dans ses Lettres Philosophiques (art. Patagons) est exaucé.

„ Ce n'est point donner ,
 „ dit-il , dans les visions ni dans
 „ une curiosité ridicule que
 „ de dire que cette terre des
 „ Patagons , située à l'extré-
 „ mité Australe de l'Améri-
 „ que , mériterait d'être exa-
 „ minée. Tant de relations , di-
 „ gnes de foi , nous parlent
 „ de ces Géants , qu'on ne
 „ sauroit guères raisonnable-

„ ment douter, qu'il n'y ait
„ dans cette région des hom-
„ mes dont la taille est fort
„ différente de la nôtre. Ces
„ hommes mériteroient sans
„ doute d'être connus.

Le même Philosophe, en
recherchant pourquoi les
Nains & les Géants ne se
trouvent que vers les poles,
pousse ainsi sa conjecture.
„ Si ce que nous rapportent
„ les voyageurs des terres Ma-
„ gellaniques & des extrémi-
„ tés Septentrionales du Mon-
„ de est vrai, ces races de
„ Géants & de Nains s'y se-
„ roient établies, ou par la
„ convenance des climats, ou
„ plutôt parce que dans les
„ tems où elles commençoient

„ à paroître , elles auroient été
„ chassées dans ces régions
„ par les autres hommes qui
„ auroient craint des Colosses
„ ou méprisé des Pigmées.

Laissons les Pigmées pour ne voir que les Géants. Lorsque , l'année dernière , la nouvelle de leur existence se répandit dans Paris , une fille de 18 ans dit : *ces Anglais devoient bien en amener un ; il n'y auroit plus rien à objecter.* Oui , lui répondit-on ; mais le Géant auroit-il voulu suivre?.. *Eh bien ! il falloit le tuer.* Cette jeune fille n'est point cruelle. Mais ne voyant pas ce qu'on pouvoit faire d'un Géant dans la société , elle le mettoit au rang des animaux nuisibles.

On a la même aversion pour les grands génies qui rendent les autres si petits. On voudroit les reléguer sous le pôle, & on l'a fait plus d'une fois; à Athènes par l'Ostracisme, & ailleurs comme on veut.

En suivant cette conjecture, si dans les pays anciennement peuplés d'hommes ordinaires, on ne voit pas des races de Géants; c'est que l'intérêt général ne leur a pas permis de s'y multiplier. Vous avez actuellement à Londres un Chapelier Géant qui joue un grand rôle à la Procession du Lord-Maire. Qu'on lui cherche une Géante. Il en a paru aussi en Europe. Qu'on les place dans un canton isolé où

ils puissent vivre à l'aise , sans être molestés. Je vois bientôt des enfans d'une taille analogue à celle de leurs parens ; & avec le tems , des familles & une race ; & dans cette race même ne peut-il pas se trouver un écart de Nature , quelques rejettons plus grands qui , en s'accouplant , laisseroient la race originelle au-dessous de leur postérité ? Actuellement je demande à tous les physiciens du monde : où est la limite ?

Que deviendra la bonne Gigantologie physique de votre Chevalier *Hansloane* , qu'on lit avec plaisir dans les *Transactions philosophiques*, (n^o 404) ? Il y a réfuté l'existence

des Géants. Que diroit-il à ses Concitoyens qui lui crieront : nous avons vu ? Ce n'est pas la première fois que les Savans se sont hâtés de prescrire des bornes à la Nature , sans son consentement.

Mais puisque vous êtes si attaché aux Géants , vous auriez bien dû empêcher l'impression d'une plaisanterie Anglaise que je viens de lire sur eux. Vous la connoissez sans doute sous ce titre, *An account of the Geantz* (*q*). Cette satire ingénieuse de l'administration Britannique , seul & vrai but de l'Auteur qui ne cherchoit qu'un à-propos pour servir sa

(*q*) Relation des Géants.

patrie dans le goût de la liberté Anglaise , cette satyre n'a point fait tort aux Géants dans Londres ; mais elle peut leur nuire à Paris , & nous vous rendrons ce que vous nous avez prêté.

Londres n'a pas voulu croire à notre bête du Gévaudan. J'ai vu votre Ville en graver des estampes ridicules , & s'en amuser , tandis que la nôtre en gémissoit. Pourquoi traiterions nous mieux vos Géants ?

D'ailleurs , je vous l'ai dit en commençant ma lettre , nous sommes revenus du merveilleux, il nous a trompés trop souvent. Nous ressemblons à des esclaves révoltés qui, après avoir brisé leurs chaînes,

s'emportent plus loin que les vrais braves ; nous ne voulons pas même l'examiner.

Mais vous & moi , Docteur, qui examinons & qui nous rendons aux preuves, faisons quelques réflexions sur ces grands hommes. M. de Maupertuis, en souhaitant qu'on vérifiât leur existence, avoit un autre desir bien plus philosophique.

„ La grandeur de leur corps,
 „ dit-il, seroit peut-être la
 „ moindre chose à observer.
 „ Leurs idées, leurs connois-
 „ sances, leurs histoires se-
 „ roient bien encore d'une
 „ autre curiosité.

S'il est vrai, comme je l'apprends, que votre Amiraute vient d'expédier le *Dauphin*

pour suivre cette découverte, nous serons instruits.

L'impatience me prend, il me vient une idée folle ; c'est d'écrire leur histoire avant d'en avoir les matériaux. Il en est peut-être plus d'une écrite dans ce goût-là. Je vais donc tracer leurs mœurs, leurs institutions, leur police, leurs loix, leur gouvernement, leur façon de vivre, leurs Arts ; & même bâtir leur Capitale. Il doit être permis à tout le monde de rêver, pourvu qu'on rêve en homme de bien.

D'abord pensez-vous, Docteur, qu'on fasse un Patagon, comme on fait un homme de cinq pieds à Paris ou à Londres ? Ce n'est pas avec des mœurs

mœurs corrompues , des excès de débauche , une santé usée , & des infidélités fréquentes , qu'un Patagon approche de sa Patagone : il la trouveroit dans l'aversion , la langueur & les larmes ; c'est avec des mœurs honnêtes , une bonne constitution & les sentimens qui unissoient les cœurs dans l'innocence de l'âge d'or.

On écarte de la Patagone ; pendant sa grossesse , tous les objets qui pourroient l'attrister ; on l'éveille au son de quelque instrument ; on flatte ses goûts , on l'amuse ; on verse la joie dans son âme , sans laisser engourdir ses forces dans l'inaction. La promenade & quelque ouvrage d'agricul-

D

ture, à son choix, les entretiennent. Les Patagons se doutent de l'influence de la mere sur le physique, & peut-être sur le moral de l'enfant; ils voient qu'un arbre bien sain, bien vigoureux, pousse des fruits qui étonnent autant par le volume que par la qualité. Le Patagoneau vient au monde, sa mere l'alaite; nulle autre, selon l'opinion du pays, ne pourroit remplir ce devoir sacré de la nature qui conserve l'enfant & la mere; on ne veut dans la Nation, ni tailles appauvries, ni hommes manqués, ni cagneux, ni noués, ni rachitiques. Si une famille semblable à une pépiniere mal saine, venoit à se rabougrir; elle se-

roit bientôt obligée, par sa dissonnance avec la population générale, de chercher un asyle dans le désert, où elle fonderoit peut-être une race débile de Sauvages de cinq pieds.

Pour prévenir ce malheur, on se garde bien de gêner dans l'enfant la circulation du sang & des humeurs, ou le mouvement des membres. On ne l'emmaillotte point, les Patagons ont pris cette leçon des animaux. Le Bambin, aussi libre que le petit chien, rampe à volonté dans une chambre garnie de natte, où rien ne peut le blesser ; c'est son berceau ; on le verra dans peu s'élancer vers la mamelle qui le nourrit, s'y attacher en embrassant avec

ses genoux & ses pieds l'une des hanches de sa mere qui, pendant qu'il tette, travaille à sa fantaisie, sans lui prêter le secours de ses bras; on le voit aussi se traîner sur la natte vers quelque fruit ou quelque autre végétal qu'on lui jette. Il fera bientôt sur ses pieds, & on le menera cent fois le jour au milieu d'un pré où il respirera un air pur, & où il pourra courir & tomber sans danger: point d'autre lisière que sa force naissante qu'il est important de développer & d'augmenter. On ne rassemble point autour de lui ces cuirasses de l'enfance, bourlets & autres inventions, pour le garantir

de la douleur causée par une chute. Puisqu'il est homme , son pere veut qu'il apprenne à souffrir & à prévenir les accidens par l'expérience de la peine. On l'élève tête nue ; pour armer le cerveau contre les fluxions , les rhumes & les contusions , en endurcissant les os de la tête ; pieds nuds aussi , parce qu'un jour peut-être il n'aura pas le tems de prendre sa chaussure pour se sauver d'un incendie , & qu'il se tirera bien mieux d'un précipice avec sa propre peau , qu'avec le cuir roide & glissant des bêtes. Le reste du corps n'est que légèrement & largement vêtu. Point de li-

gature , point d'entraves , rien qui puisse occasionner la stagnation des humeurs.

On l'accoutume par degrés à braver les rayons du soleil , l'humidité de la pluie , & l'aspérité du froid. Tous les jours , à compter celui de sa naissance , il a été lavé dans l'eau froide , & même glacée. D'ailleurs les Patagons , sans être de grands physiciens , n'ignorent pas que le mouvement du sang , plus rapide dans l'enfance , suffit pour l'échauffer. Le froid n'est qu'à l'épiderme.

En même tems qu'on le dresse à toutes les intempéries , on accoutume ses sens à ces grands effets de la nature que la terreur accompagne , ses

yeux à tout voir, ses oreilles à tout entendre. Le ciel se trouble, les vents se déchaînent, l'orage mugit. On le mène dans un jardin, on chante, on danse autour de lui; on admire les éclairs, comme nous admirons les fusées : on compte les coups de tonnerre, comme nous comptons ceux du canon dans une réjouissance publique. On en desire encore; on est fâché de n'en plus entendre; & on rentre, parce que la fête finit. On lui dira un jour que le tonnerre peut tuer, comme il arrive une ou deux fois par an; que quelqu'un est écrasé par la chute d'un arbre, d'un rocher ou d'une maison; mais ce n'est

pas le tems de raisonner, c'est celui d'agir. On n'a garde de le tenir assis ou couché : lorsqu'il veut se mouvoir, on l'éleve debout.

Chaque jour le voit se fortifier & grandir ; & le pere, toujours instituteur, profite de tout pour lui donner des nerfs, de l'agilité & de l'adresse. Ce déjeûné que l'enfant appète, est suspendu à un arbre dans un panier ; il faut ou l'abattre avec une pierre lancée par la fronde ou avec une flèche, ou grimper à l'arbre. Ce végétal, d'une saveur agréable qui flatte son goût, est enfoui dans la terre ; il faut l'arracher avec la bêche. Cet oiseau qu'il veut avoir pour son amuse-

ment, il le gagne à la course; un fossé rempli d'eau le sépare d'un camarade de jeu; c'est un saut à faire. Une autrefois il s'agit d'un mur qui l'empêche d'aller à sa mere; il n'ira qu'en le franchissant. Il voit son pere s'armer pour une chasse; il brûle de le suivre: si le pere se rend à ses instances, il le mene au pied d'un rocher, le précède dans un sentier escarpé & raboteux, s'élance de pointe en pointe, se retourne & le voit sur ses pas... Courage, mon fils; tu seras digne de moi. C'est le Centaure *Chiron* qui élève Achille. Il lui apprend aussi à porter des fardeaux, à connoître les leviers, à ébranler des

corps, à enlever des masses ; à ne point distinguer dans l'emploi de ses bras la main droite de la gauche.

Toute l'éducation Patagone est une gymnastique continue, qui fortifie les fibres par la continuité & l'âpreté des exercices, qui durcit les muscles, qui ajuste les organes aux objets de leurs actions, qui donne également la souplesse & la résistance, qui accoutume le corps à tout faire & à tout souffrir.

Docteur, auroit-on résolu dans votre Isle d'être Patagon en quelque chose ? Vous plongez vos enfans, à leur naissance, dans la Tamise, comme Thétis plongea le sien dans le Styx :

bain salulaire que vous répétez souvent. Vous ne les emmaillottez point ; & au lieu de ces habits de *Hussard* ou de *Pierrot*, qui gênent si joliment les nôtres, vous leur donnez de larges jacquettes de mauvaise grace, & toujours tête nue ; c'est ainsi que j'en ai vu des pépinières, à toute heure, ramper, courir, sauter dans le parc *Saint - James*. Il y a bien pis : je me rappelle que, dans mon voyage d'Italie, je rencontrai à Gènes votre chef d'escadre, M. *Harisson* ; il eut la politesse de m'inviter à voir son escadre. Le vaisseau qu'il montoit, étoit par lui-même un objet de curiosité, le *Centurion*, qui avoit fait le tour du

Monde, bravé tant de tempêtes, & allarmé l'Espagne sous les ordres de l'Amiral *Anson*. Au milieu de nos propos dans la Chambre du Conseil, entrèrent deux enfans avec le tablier de fatigue, couverts de sueur & de gaudron, vrais *Mousses*. Ils venoient saluer le Commandant; & ce fut avec un air de confiance & presque de familiarité. Qui sont ces élèves? lui dis-je *L'un est le neveu de l'Amiral Hervey, & de Mylord Bristol : l'autre m'appartient. & quel sera leur premier grade? Matelot, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils arrivent au Commandement. Ils nous quitteront pour grimper aux mâts. Vous voilà un peu Patagons.*

Vous me direz peut-être qu'ainsi furent élevés chez nous *Ducasse*, *Jean Bart* & *Dugué-trouin*. Ces hommes dans qui la vigueur de l'ame répondoit à celle du corps, c'étoient des Patagons sans ayeux & sans conséquence.

Je serois plus embarrassé si vous m'objectiez le Maréchal de Saxe qui eût renversé un athlete comme il battoit les ennemis : pourvu de la force du Dieu Mars, comme il en avoit l'air, sans doute vous en feriez honneur à une éducation dure & laborieuse. Soit, mais enfin il venoit du Nord. Les enfans du Midi ne demandent-ils pas d'être traités comme leurs peres, avec tous

les ménagemens de la délicatesse ?

Quant aux institutions morales de la Patagonie, elles ont pour objet toutes les vertus sociales : on ne se contente pas, dans le vaste collège d'éducation, de dire aux enfans : foyez justes, humains, généreux, reconnoissans, patiens, laborieux, tempérans, obéissans aux Loix, aux Magistrats, au Prince. On les met journellement dans le cas de la pratique. Un élève fait un emprunt ; il faut rendre au jour convenu. Un autre manque de quelque chose ; c'est à qui se retranchera pour lui donner. Celui-ci a reçu un bienfait ; s'il y paroît insensi-

ble, s'il ne le publie pas, il est noté. Celui-là tombe malade; s'il est doux & patient, on s'empresse autour de lui: s'il marque de l'humeur & de l'impatience, on ne lui laisse que les secours absolument nécessaires. On ne permet à aucun de se faire justice à lui-même. Mais si le fort s'avisait de maltraiter le foible, le châtiment seroit très-sevère. Il y a des Juges, choisis dans cette jeunesse même, pour prononcer sur toutes les fautes, & tous les différends. On crée aussi un Prince, l'image de celui qui commande à la Nation: Ecole d'obéissance & d'amour. Le grand livre qu'on lit le plus, c'est celui des Loix,

qu'on applique en petit à l'institution des Adollescens. Dans le voisinage du Collège est un grand terrain où tous les élèves cultivent à des heures marquées , afin de les accoutumer au travail , & à connoître la terre avec ses productions. Dans les heures de délassement , on les entend chanter des chansons héroïques , à l'honneur des Patagons qui ont donné de grands exemples à la patrie. On ne présente à la jeunesse que des idées prises dans le bien commun , & dans la nature.

Les Patagons n'ont aucune tradition de revenans , de sorciers , de songes mystérieux , d'horoscopes , de nombre fa-

tal , de jours malheureux. Vois la pourquoi leurs enfans n'ont pas l'imagination troublée par la crainte. On ne leur parle que des vrais dangers , pour les éviter.

Ce cheval plus fort que toi ; peut t'emporter ; apprends à le subjuguier. Une bête féroce te poursuivra peut-être ; apprends à t'en défendre ; ou cours plus vite qu'elle , ou gagne la cime d'un arbre , ou attaque & tue. Ce bateau qui te porte sur un fleuve , peut s'entr'ouvrir ; il est possible encore que tu ne trouves ni pont , ni bateau ; ou qu'enfin tu voyes un de tes freres emporté par un courant , tu voudras le sauver : apprends donc à nager. On en dit au-

tant à une jeune Patagone pour tous les périls qui sont communs aux deux sexes , afin d'en diminuer la somme autant qu'il est possible.

Les Patagons ont une capitale plus étendue que la plus grande ville de l'Europe : mais il s'en faut beaucoup qu'elle soit aussi peuplée.

Elle est traversée par un beau fleuve qui a des ponts d'une longueur & d'une élévation prodigieuse. Des Ediles , sans goût , avoient permis de bâtir des maisons sur ces ponts ; la postérité les a abbatues , rien ne s'y ressent de la magnificence des Arts. Mais tout y est commode ; des rues très larges , propres , & alignées ;

de vastes marchés en grand nombre ; des fontaines abondantes distribuées dans tous les quartiers ; & des bains publics , édifices immenses , qui , en décorant la ville , offrent à tout le monde la propreté & la santé.

Dans la persuasion que les villes où les hommes s'entassent , comme des fourmillières , sont le goufre de l'espèce humaine , que les races y périssent ou dégénèrent , ils ont mis la campagne dans la ville ; ce qui donne beaucoup de salubrité. Chaque maison isolée , sans étages , a son parc & son jardin ; maisons de bois , dont les murs fort épais sont construits de grosses poutres bien emboîtées les unes dans

les autres ; quoiqu'ils ayent des carrieres en abondance. C'est qu'ils prétendent que , de la pierre & du mortier , fort sujets à reffuer , il se fait une transpiration continuelle de vapeurs insensibles qui , à la longue , donnent des maladies de poitrine , ou de nerfs. Et ils veulent toujours avoir des poulmons & des nerfs. On n'emploie la pierre qu'aux Edifices publics.

Tout ce qui peut corrompre l'air est soigneusement écarté. Des Patagons charitables , mais peu éclairés , avoient bâti des hôpitaux dans la ville. Il se trouvoit que le voisinage remplissoit la Liste de mortalité , plus que les autres quartiers. On relégua les

hospitaux hors des murs ; & les malades mêmes y gagnèrent par des convalescences plus promptes. On ne s'avise pas d'en mettre deux dans le même lit ; encore bien moins cinq & six. On croiroit être inhumain , en exerçant l'humanité.

Des Patagons voyageurs avoient rapporté une maladie étrangere qui s'étoit tellement naturalisée qu'elle enlevait un septième de la Nation. On avoit tenté inutilement d'en détruire le venin ; on imagina d'en ôter le danger , en le communiquant , après avoir préparé les sujets. Sept à huit mille épreuves heureuses dans la Capitale ont fait adopter cette pratique. Et on a bâti

un nouvel hôpital pour ceux qui veulent se soustraire, eux ou leurs enfans, à l'inquiétude & au danger.

Les Patagons ne connoissent que la Médecine de la Nature. Ils n'ont jamais cherché celle de l'Art, trop peu éclairés pour pénétrer dans les Systèmes & les formes. Avides de leur sang, qu'ils regardent comme la source de la vie, ils disent qu'il faut le purifier, & non pas le tirer. Chaque Citoyen, avec quelques simples & la diète, est le Médecin de sa famille, comme Caton l'étoit de la sienne; & s'il est embarrassé, il appelle ses voisins. Les Patagons se consoleroient aisément de leur ignorance

sur la Médecine , s'ils favoient qu'elle n'a presque fait aucun progrès depuis deux mille ans. Ils ne raisonnent guères, ils observent. La partie de la Médecine qu'ils estiment le plus, c'est l'*Hygiène* qui prévient les maladies par l'exercice, la tempérance, & la joie.

Je cherche le terme ordinaire de la vie des Patagons; à en juger par la règle commune que tout animal vit six à sept fois autant de tems qu'il en a employé dans son accroissement; comme ces grands corps croissent jusqu'à trente ans, on peut présumer que leur extrême vieillesse est environ à 210; & alors les forces étant usées, les sens

émouffés, ils meurent ordinairement sans regretter la vie ; parce qu'ils la font consister dans l'action , & la jouissance.

Une piété mal entendue pour les morts , qui sont fort indifférens sur leur dernière demeure , les faisoit enterrer dans l'enceinte de la ville. On représenta que la corruption des cadavres pouvoit infecter les vivans ; & que , quand même la chose ne seroit pas démontrée , le seul soupçon suffit dans un si grand intérêt. Le premier des Tribunaux , celui de la santé , publia une défense qui fut beaucoup louée , parce qu'elle fut exécutée. Il eut peut-être encore mieux fait d'ordonner qu'on

qu'on brûlât les morts, comme furent brûlés dans l'ancienne Rome *Adrien, Trajan & les Antonins* qui valoient bien des Patagons. Mais enfin le point capital étoit d'ôter l'infection de la ville.

Les Patagons, qui n'aiment pas qu'on les enterre tout vivans, furent effrayés, il y a environ un siècle, par quelques morts qui sortirent du tombeau. Quels sont donc les vrais signes de mort, se demandoient-ils les uns aux autres? Il fut décidé que le seul signe non équivoque est la putréfaction; & en conséquence, au lieu d'inhumer dans l'espace de 24 heures, on prolongea le tems, jusqu'à l'apparen-

ce du signe. L'abus étoit ancien; mais chez cette Nation Colossale, qui a plus de gros bon sens que d'esprit, le tems ne consacre pas les abus.

Il y a une saison dans l'année où l'on ne se nourrit que de végétaux & de poissons, afin de donner le tems aux animaux de se régénérer, & de réparer l'espèce. Cependant, en faveur des santés foibles, on permet aux hôpitaux de vendre des substances animales, avec une affiche qui en fixe le prix & la bonne qualité; & à la fin on lit ces mots, *si le Public se plaint, plus de privilège.* Il passe en d'autres mains.

Dans une ville ainsi conf-

truite & policée, voulez-vous
 savoir la façon de vivre d'un
 Patagon? Je dis même d'un
 Patagon de bonne compagnie;
 il s'est couché avec le Soleil,
 il se leve avec lui. Il respire,
 dans les beaux jours, la fraî-
 cheur du matin, & la pureté
 de l'air. Le plaisir, avec la
 santé, vient au devant de ses
 pas. Les Forêts & les Côteaux
 embellis par l'Aurore, les ar-
 bres couronnés de fleurs ou
 de fruits, la verdure plus tou-
 chante, les troupeaux qui bon-
 dissent, les ruisseaux qui sem-
 blent se jouer autour d'eux,
 les oiseaux qui chantent le
 retour de la lumière, toute
 la Nature qui s'éveille & sou-
 rit, jette de la sérénité dans

son ame , & du baume dans son sang.

Point de jour où il n'exerce ses forces par quelque travail , souvent par l'Agriculture , & toujours en plein air. Il fait qu'un air libre , sur-tout dans la saison où il est chargé des parfums de la Nature , est plus sain que celui d'une chambre. S'il se promène , c'est toujours à pied ; afin que toute l'œconomie animale se ressente du mouvement si nécessaire à la transpiration des humeurs. Les frimats de l'Hiver , la neige , les glaces ne l'arrêtent pas. Accoutumé dès le berceau à toutes les variations , à toutes les impressions du climat , il s'est , pour ainsi dire , cuirassé de sa propre peau.

Il n'a point d'heure réglée pour ses repas , convaincu par l'expérience journaliere , que le plaisir est fondé sur le besoin il attend la faim ; & il vit plus de végétaux que de cadavres , parce qu'il a remarqué que les oiseaux & les quadrupèdes carnivores sont ordinairement fort maigres ; & d'ailleurs il a quelque peine à tuer les animaux.

De tous les hommes qui vivent en société , c'est lui qui se rapproche le plus de l'homme de la Nature. Les arts de luxe ne l'ont point instruit. Il éprouve que l'eau appaise sa soif. Le vin se vend chez les Apothicaires comme remède aussi - bien que toutes les li-

queurs fermentées. Il fait que le lait le rafraîchit; que les mets les plus simples le nourrissent & flattent son goût; que la peau des animaux le couvre, qu'un cheval l'empêche d'épuiser ses forces dans une longue course. Avec un collier de métal, & quelques plumes, il se croit très-paré: telle est à-peu-près la liste de ses besoins.

Ce qu'il aime passionnément, c'est la vie domestique, sa femme, ses enfans, leur éducation, leur tracas même, ses serviteurs, des repas champêtres avec sa famille, tantôt dans une Forêt où les rayons du Soleil ne percent pas, tantôt dans un Vallon à la

source d'un ruisseau, une autrefois au sommet d'un rocher, d'où il découvre un vaste horizon. Tout l'intéresse avec les siens. Il ignore les visites froides de politesse. Il ne connoit que celles d'affaire, d'humanité ou d'amitié. Sa maison est toujours celle où il se trouve le mieux; parce qu'il y règne, il y aime, & il y est aimé. D'ailleurs, il n'y est pas referré, étouffé, comme nous le sommes dans les nôtres. Un jardin, un parc, des animaux, tout cela entre dans son bonheur. Il ne sent que des passions douces : point d'ambition que celle d'un bonheur facile en se livrant à la Nature qu'il suit pas à pas. Si on veut

le tirer de cette tranquillité pour les affaires publiques ; comme les places ne sont qu'onéreuses, c'est un sacrifice qu'il fait à sa patrie ; & il revient à la vie privée le plutôt qu'il est possible. Sa famille est, pour lui, une source inépuisable d'agrémens.

Ce n'est pas que les Patagons n'aient aussi des plaisirs publics, des Cirques, des Amphithéâtres, où les jeunes Patagons disputent des prix à la course, au saut, à la lutte, au maniment de l'Arc, de la fronde, à qui portera un plus grand poids, à qui combattra le mieux une bête féroce. C'est-là aussi que les jeunes Patagones étalent leurs attraits in-

génument & fortement prononcés. Leur taille est belle, sans avoir été contrainte dans une boëte de baleine, ou forcée par une croix de fer. Ce jour est un des plus beaux de leur vie ; puisqu'elles distribuent les couronnes, & choisissent leur époux qui doivent être âgés au moins de 28 ans, par la raison que la Nature à ses tems marqués pour les fortes productions. La disparité des familles n'empêche aucun mariage ; tous les Patagons se croyant également nobles, ou du moins pouvant s'anoblir en se distinguant. Quant à la fortune, chacun la trouve dans le travail & la frugalité. Ce qui forme un empêchement

légal; c'est la grande inégalité des âges. La Nature, disent-ils, a séparé à jamais le Printems & l'Hiver.

Vous me demanderez peut-être s'ils ont quelque spectacle qui ressemble à nos Comédies, nos Tragédies, nos Opéra. Leur Opéra n'est point en action, tout en récit. On y chante la beauté du Soleil, le renouvellement des saisons, la fécondité de la terre, l'amour conjugal, l'accroissement de la population annuelle, l'amitié, la fraternité, l'amour de la patrie, les héros qui ont inventé la charrue, le moulin, l'Art de bâtir, la langue, l'écriture, la navigation, &c.

Dans la Tragédie, les personnages sont ordinairement d'anciens Géants qui vouloient tyranniser les autres, parce qu'ils étoient plus grands & plus forts. La catastrophe est toujours la punition de ces méchans.

Dans la Comédie, il semble que les Patagons n'aiment pas à rire de leur propre Nation: & comme ils ont vu de petits hommes, ils en ont même quelques uns, comme en Europe on a des Nains; ils se plaisent à les mettre sur la scène en se mesurant avec eux. Par exemple une Patagone prend un homme de cinq pieds sur ses genoux, lui prodigue ses grandes caresses, lui demande

un fruit qui croît à la cime d'un arbre extrêmement élevé. Le petit homme qui n'a ni la force, ni l'agilité du pays, regarde & désespere. On lui donne une coignée pour abbatre l'arbre: il succombe sous le poids. Arrive une bête féroce... Ah! cher amant, défends moi, s'écrie la Patagone... il saisit un Arc: mais il ne peut l'armer, ni le soutenir. La Patagone est obligée de fuir en emportant son défenseur sous son bras. Dans une autre scène, il s'agit de disputer un prix en franchissant un petit fossé plein d'eau, large seulement de 30 pieds, il s'élance & tombe au milieu. On lui offre sa revanche dans

un combat contre un petit Patagon qui n'a encore que sept pieds & demi de hauteur. Celui-ci le renverse d'un coup de poing; & plus il se fâche, plus on rit de sa petite colere.

Le Patagon, par sa taille majestueuse, est un peu porté à mépriser les hommes de la nôtre: mais il leur fait du bien en s'en amusant. La Nation ne désespere pas d'avoir bientôt des Comédies d'un meilleur goût; car les *beaux esprits* qui ont déjà imaginé la Tragédie & l'Opéra, s'occupent actuellement du Théâtre Comique. Mais comme ils ont de l'humeur, & se querellent à outrance, on craint que ces querelles ne retardent l'ou-

vrage : cependant il y a quelque chose à gagner en attendant ; car ces querelles même donnent la comédie au public.

Ce qu'il y a de plus singulier dans les spectacles des Patagons ; c'est que sans avoir lu ni Vitruve , ni le Palladio , sans avoir vu de modeles , ils ont construit des salles d'une forme elliptique , si bien coupées , si bien proportionnées à l'œil & à l'oreille , que tous les spectateurs peuvent voir & entendre des points les plus éloignés. Le parterre y est assis comme les loges ; parce que , disent-ils , il ne faut pas appeler les Patagons au plaisir pour les fatiguer. Le théâtre est plus

spacieux qu'une de nos salles ; celle de la Capitale est immense , & il faut bien qu'elle le soit pour rassembler trente mille Géants ; c'est à-peu-près le nombre des habitans en y comprenant le peuple ; car le peuple partage tous les plaisirs publics. Plus l'on travaille, plus l'on a besoin de délassement, disent ceux qui gouvernent ; & un plaisir que le peuple ne partage pas , n'est point un plaisir public. Malgré cette grande affluence , il n'y a jamais le plus petit embarras , ni à l'entrée , ni à la sortie ; parce que la salle se présentant avec de grandes portes , est au centre d'une place très-vaste , environnée de larges rues.

L'architecture en est rustique ; mais avec un air de majesté , à cause de l'élévation & de la grandeur des masses.

On ne voit point de pauvres ni dans les rues , ni dans les temples , ni sur les chemins , parce que tout le peuple est occupé à l'agriculture ou aux autres Arts de nécessité , & si quelqu'un refusoit le travail , pour vivre aux dépens des autres , on l'y forceroit dans des établissemens faits pour cela. Celui qui ne peut plus travailler , reçoit sa nourriture sans la mendier & rougir. Ce travail universel fait la richesse des familles , comme celle de l'Etat. Assurées de trouver leur subsistance au bout de leurs

bras, & le travail étant honnête pour tout le monde, elles ne craignent point d'être trop nombreuses. Plus la Nation se multiplie, plus l'on défriche ; si bien que c'est toujours une joie lorsqu'il naît un Patagon.

La crainte de troubler la paix domestique par la rivalité de plusieurs épouses, a fait rejeter la Polygamie : mais en cas de stérilité, de maladie habituelle, ou d'incompatibilité d'humeur, la loi a permis le divorce ; & il en arrive fort peu. Quant aux enfans, l'Etat y pourvoit, fallût-il prendre sur les tributs.

Les tributs se levent en nature, au tems de la récolte, sur le champ même qui a pro-

duit. Par ce moyen chacun paye à tems; & cette portion de l'Etat, mesurée non sur l'étendue, ou la qualité du champ, mais sur la production réelle, se trouve toujours juste. Il ne reste qu'à la convertir en monnoye du pays, pour la faire passer au trésor du Prince. C'est son affaire. Voilà tout le systême d'imposition; & personne ne se plaint.

Les Patagons n'ont point de commerce extérieur: ne connoissant que le nécessaire qui se trouve partout, ils ne devinent pas ce qu'un commerce étranger pourroit leur apporter. Cependant ils ont coupé leur pays par une multitude de canaux qui semble-

roit annoncer un peuple commerçant ; ce sont des canaux d'arrosement qui distribuent l'eau à volonté dans les terres ; en même tems qu'ils donnent une communication facile d'une Ville à une autre , surtout à la Capitale ; & si l'on fait attention à l'embellissement d'un pays , comme ils sont bordés d'arbres , c'est la beauté la plus naturelle.

Les Patagons ne connoissent pas la guerre civile. Ils ne sont pas assez civilisés pour se battre & s'égorger entr'eux ; mais ayant éprouvé que les guerres étrangères , quoique moins funestes , avoient cependant attiré un déluge de maux sur la Patagonie , ils statuerent , dans

une assemblée générale de la Nation, que désormais on ne connoîtroit plus que la guerre défensive.

Au reste, point de troupes sur pied en tems de paix. La Nation craindroit que des soldats, toujours armés & soudoyés, ne se changeassent en satellites, aux ordres de l'ambition, pour opprimer leurs freres : exercé aux armes & aux travaux, tout Patagon est soldat. Le champ qu'il cultive, il fait le défendre.

Il y a un ordre de Patagons fort considéré. Il est composé de ceux qui ont bien mérité de la patrie ; c'est une victoire qu'ils ont décidée ; c'est un grand terrain qu'ils ont défri-

ché; ce sont des eaux croupissantes qu'ils ont fait couler; c'est une culture meilleure qu'ils ont imaginée; c'est un art de nécessité qu'ils ont perfectionné; c'est une maladie populaire dont ils ont trouvé le remède. Ils sont entretenus aux frais de l'Etat, & ils ont des places marquées dans toutes les assemblées publiques. Noblesse purement personnelle: leurs enfans auroient bien voulu jouir des mêmes privilèges & vivre dans la considération, sans rien faire; mais le besoin les a forcés au travail, & ils tâchent de se distinguer, pour devenir aussi nobles que leurs peres.

Si parmi ces Nobles il s'en

trouve qui attirent encore plus les regards de la Nation par des vertus sublimes , par des talens tout-à-fait extraordinaires , on leur donne un collier de topaze & de grandes possessions. Voilà les grands de la Nation , & comme ils sont obligés de faire les honneurs de la Capitale , par des festins & des fêtes ; ils sont ordinairement très-économes , afin de pouvoir être justes , généreux & magnifiques.

Me demandez-vous la manière dont les grands font leur cour au Prince ? Ils ne s'offrent à ses regards que pour lui procurer l'occasion de faire du bien ; en sorte que s'il se trouve seul , il est assuré que personne

ne souffre, & alors il se livre avec autant de goût que les particuliers aux douceurs de la vie privée.

Les Loix l'obligent pourtant à s'en séparer pendant trois mois de l'année, qu'il emploie à visiter toute la Patagonie, pour voir par lui-même s'il n'y a point de pièce qui se dérange dans le système général. Il mene avec lui son successeur qui s'instruit en apprenant à connoître le pays, les hommes & leurs travaux. Pour les loix, on l'en a nourri dès qu'il a pu penser.

C'est dans les assemblées de la Nation qu'on fait les loix, & on ne touche aux anciennes que dans le cas où elles ne sont

plus applicables au tems présent. Les Patagons, dès leur origine, n'étoient ni injustes, ni féroces; au contraire, ils se piquoient de justice & d'humanité: cependant ils suivoient des loix barbares, sans se douter de leur barbarie. On ruinait par la forme de la justice, ceux qui demandoient justice; on punissoit avant la conviction; on torturoit, on rouoit, on brûloit, on empaloit, parce que c'étoit la mode. Un vieux Patagon, d'une excellente judiciaire, après s'être signalé dans la Magistrature, rédigea un nouveau Code qui fut adopté avec acclamation. Il a pour titre : *Bon sens des Loix*. En voici quelques articles.

Avant

Avant la réformation il y avoit plusieurs degrés de Jurisdiction; en sorte qu'il falloit gagner deux ou trois fois la même cause; c'étoit une chaîne de longues inquiétudes, & d'interruption de travail pour aller se défendre au loin. *Ignorez-vous*, dit le vieux Patagon, *que la célérité de la Justice est aussi nécessaire que la Justice même; & que le Juge ne sauroit être trop près de la chose à juger?* Il fut entendu; chaque territoire habité, ville ou village a son Tribunal en dernier ressort: encore arrive-t-il que l'arbitrage termine plus de procès que les Tribunaux, & c'est ce que les Juges souhaitent le plus.

Avant la réformation, les frais de Justice étoient si accumulés, que la plûpart de ceux qui gagnoient leurs procès, avouoient de bonne foi qu'ils auroient plus gagné en abandonnant la chose en litige. *Qu'importe au plaideur, dit le vieux Patagon, d'être ruiné par la justice ou l'injustice. Ce que je vois de raisonnable, ce seroit d'entretenir décemment tous les Ministres des Tribunaux aux frais du public; puisqu'en travaillant pour lui, ils ne peuvent pas cultiver leur champ. Il fut donc établi que désormais la Justice seroit aussi pure que la lumière du soleil.*

Avant la réformation, il y avoit des coutumes locales

en place de Loix. On pouvoit avoir tort dans un lieu, & raison dans un autre. *La raison est une*, dit le réformateur. *On ne donne pas deux disciplines à la même armée.* Il n'y eut plus qu'une Loi universelle; comme on avoit de tout tems le même poids & la même mesure, afin que le vendeur fripon ne pût pas tendre des pièges à l'acheteur de bonne foi. Enfin dans le civil si quelqu'un intente un procès injuste, il est condamné à une amende.

Le Code criminel étoit bien plus extraordinaire. Un délit armoit la Justice. On jettoit l'accusé dans un cachot très-dur pour tous les besoins de la vie, infect, mal-sain, désespérant par son

obscurité. *Eh ! savez-vous s'il est coupable*, dit le réformateur ; *ne faut-il pas le convaincre avant que de le punir ? la prison doit être sûre , & non pas dure.* Docteur , qui aimez la raison & l'humanité , vous verriez à présent dans une prison Patagone , un accusé qui , à la liberté près , est aussi bien que chez lui ; il a même deux amis , ou deux parens , à son choix , pour compagnie.

Avant la réformation , on ne se pressoit pas de juger l'accusé. Cent prétextes en éloignoient le moment ; quelquefois au bout d'un an , deux ans , il voyoit encore le glaive de la Justice suspendu sur sa tête. *Mais si par hazard c'étoit une*

méprise , s'il n'étoit pas coupable , dit le nouveau Code , une longue détention blesseroit la Justice & les entrailles fraternelles des Patagons. On statua que tout accusé seroit jugé dans la révolution d'une lune. Espace beaucoup trop long , ajoûte la Loi , pour le courant des choses.

Avant la réformation , tout se passoit dans le secret ; interrogatoire , déposition de témoins , confrontation , jugement ; comme si la Justice , cette reine majestueuse des peuples , redoutoit le grand jour. Le nouveau Code interpelle les Juges en ces termes : *Si l'accusé est votre justiciable , vous lui devez tous les moyens*

de se défendre; & à vous-mêmes
l'honneur de l'intégrité. Puisque
vous êtes hommes, vous pouvez
vous prévenir: savez-vous si du
public il ne sortiroit pas quelque
rayon de lumière qui vous éclai-
reroit? Ce faux témoin qui ose
se parjurer dans le secret, au-
roit peut-être du remords à la face
de la Nation. Un innocent timide
peut se troubler, & avoir l'air
d'un coupable: donnons lui un
conseil qui le rassure, qui ré-
ponde même pour lui. Quand il
s'agit de détruire un Patagon,
si le crime n'est pas aussi clair
que le soleil, il faut du moins
qu'il le soit assez pour que tous
les Juges soient du même avis.
Le voile du préjugé se déchira;
les liens de l'usage se rompi-

rent, & les Juges, en suivant la nouvelle procédure, appellerent le public à leurs sentences.

Avant la réformation, les Juges, pour arracher l'aveu de l'accusé, lorsque les preuves n'étoient pas suffisantes, employoient les tortures: *ne sentez-vous pas*, crioit le réformateur, *que la Loi ne doit pas tourmenter avant le Jugement; que le tourment est certain, tandis que le crime ne l'est pas? & si ce malheureux qu'on disloque, qu'on déchire, qu'on brûle à petit feu, se trouve innocent, ô humanité! ô nature!* Les Tribunaux avoient de la peine à se rendre, dans la crainte de laisser échapper le crime; mais il arriva pen-

dant la discussion, qu'un coupable vigoureux, en niant obstinément, fut sauvé; & un innocent, d'une complexion foible, en avouant pour finir ses douleurs, fut exécuté. On grava sur l'airain le fait & la Loi qui abolit la torture.

Avant la réformation, les peines capitales étoient fort communes. On avoit fait mourir quantité de domestiques qui avoient volé quelques bagatelles à leurs Maîtres; & les Maîtres, dans l'appréhension d'être en horreur à tout le voisinage, ne vouloient plus dénoncer leurs serviteurs. Nous vous les livrerions, si vous vous contentiez d'un châtiment modéré, & ils n'iroient pas voler ailleurs.

Quant aux voleurs qui forçoient les maisons ou qui extorquoient sur le grand chemin , il n'étoit jamais question de leur faire grace de la vie. Cependant les vols ne diminuoient point. *La Loi*, dit le rédacteur , *n'inventa les supplices que pour le bien de la Société. Cent voleurs vigoureux qui , sous une discipline de fer , défricheroient une terre inculte ; dessecheroient un marais , creuseroient un canal , ouvreroient un chemin , serviroient l'Etat par leur supplice ; & ces exemples vivans & permanens corrigeroient mieux que le spectacle d'une mort qui passe en un moment.*

Il y avoit un autre abus très-

préjudiciable à la sûreté publique. On faisoit subir la même peine à celui qui voloit sur un grand chemin , & à celui qui voloit & assassinoit. De-là tous les voleurs de grand chemin devenoient assassins. Le rédacteur , qui partoît toujours de la Loi primitive du bon sens , fit observer *que la Loi doit mettre des gradations dans les peines , comme il y en a dans les délits ; & que c'est en menant les hommes par degrés , qu'on vient à bout de faire de grandes impressions sur eux , pour les éloigner du crime.* Le simple voleur fut donc condamné aux travaux publics.

La peine de mort fut réservée au meurtre , mais elle souf-

frit beaucoup de difficulté pour en déterminer le genre. L'habitude avoit donné aux Tribunaux un penchant décidé pour les supplices atroces ; dans la persuasion que l'atrocité seule, pouvoit arrêter les grands crimes. Ce qui les confirmoit encore dans cette opinion ; c'est qu'un Patagon, après quelques entretiens avec un Espagnol chez les Chonos, avoit rapporté que , dans notre continent, des peuples très-éclairés ufoient de cette rigueur. *Ciel !* s'écria le vieux Patagon , *ôte nous ces funestes lumieres : il ne faut pas mener les hommes par les voies extrêmes , essayons si leur esprit peut être autant frappé par les*

peines modérées, qu'il l'est à présent par les grandes. Je suis convaincu que les peines atroces, sans être plus utiles, laissent sur une Nation une tache de barbarie. Il avoit montré tant de raison dans tout le reste, qu'on ne craignit pas de se tromper avec lui. C'est depuis ce tems-là qu'on se contente de noyer ceux qui ont répandu le sang humain; & comme les crimes ne se sont pas multipliés, on a été pleinement convaincu que l'atrocité des peines est au moins inutile. Le jour de l'exécution, spectacle fort rare, la frayeur est si générale que chacun se tient renfermé chez soi pour ne pas voir périr un Patagon.

Tous les Jugemens, comme je vous l'ai dit, sont en dernier ressort, excepté le cas de la peine capitale. Nulle Sentence de mort n'est exécuté sans que le Souverain l'ait signée. La Loi semble lui dire : il s'agit d'un homme, & vous êtes homme ; voyez s'il est absolument nécessaire de le détruire.

Une espèce de Traitant Patagon, pour enrichir le fisc, avoit proposé de confisquer le bien d'un homme sentencié. *Barbare !* lui dit le Prince, *sa femme & ses enfans ne sont-ils pas assez malheureux, elle d'avoir eu un tel mari, & eux un tel pere ; veux-tu donc que la Loi frappe des têtes innocentes ?* On dépouilla le pro-

posant d'une partie de ses richesses, qui fut appliquée à la famille orpheline.

La désertion est extrêmement rare dans ce pays. La Nation n'ayant que des guerres défensives, le soldat retenu par sa maison, son champ, sa femme, ses enfans, défend ses propres foyers en défendant ceux des autres. Cependant il arriva dans une guerre où le soldat souffroit beaucoup, par la faute des pourvoyeurs de l'armée, que la désertion devenoit fréquente. Un Officier Général vouloit qu'on l'arrêât par la peine de mort.
Nous ne craignons pas la mort, dirent les soldats, puisque nous nous y exposons. Mais nous

avons en horreur les hommes durs ; & ils ne méritent pas de nous commander. Il perdit sa place ; on punit les pourvoyeurs , & la désertion cessa. Voici la punition du déserteur ; on le promene dans le camp pendant trois jours en habit de femme , & on le rejette du service. Il s'en trouve qui préféreroient la mort.

Il n'y a point de punition pour les délateurs ; soit parce que la délation y est inconnue , soit qu'on n'en tienne aucun compte. Quiconque accuse , le fait en face de la Loi ; & s'il a calomnié , il est condamné à la même peine qu'il vouloit faire subir à l'innocence.

Ce que la Nation admire le

plus dans le nouveau Code ; c'est que les Loix y sont simples , claires , sensibles , précises ; rien d'arbitraire. Le public connoissoit à peine les anciennes loix qu'on necessoit de commenter & d'interpréter dans des sens contraires. Preuve évidente qu'elles étoient obscures & captieuses ; il est sévèrement défendu de commenter celles-ci , & le catéchisme de la Jeunesse , c'est de les apprendre.

Tel est l'esprit des Loix Patagones. Un Ministre , (on ne fait pourquoi) tenta de rendre la Magistrature héréditaire & vénale. Nous y consentons , dit la Nation assemblée , pourvu qu'on établisse aussi la succession

cession du fils aux lumieres du pere, & la vénalité du bon sens. On n'en parla plus. Et moi aussi je me tais; parce que plus j'en dirois, plus j'aurois de corrections à faire, lorsque votre vaisseau apportera les documents; ce seroit une chose fort plaisante s'il n'y avoit rien à corriger.

Je n'imaginois pas, mon cher confrere, en faisant connoissance avec vos Géants, qu'ils m'emporteroient si loin. Au lieu d'une Lettre, j'ai presque fait un Livre; je ne vous souhaite ni leur taille, ni leur force. Tout est bien, comme vous le savez, dans le meilleur des mondes possibles; mais je fais pour vous la priere de Socrate,

(138)

mentem sanam in corpore sano
Jouissez long-tems, dans un
corps bien sain, de votre rai-
son, la raison des Philosophes;
vos amis & les Sciences y
gagneront. FAREWELL.

F I N.









~~E767~~
~~C881a~~

E767
C881L

